

a eul un premier prix pour 12½ arpents de terre faite à la char-
 rue et M. Pelletier le second.

Enfin plusieurs prix ont été décernés pour divers produits
 agricoles, tels que beurre, sucre, graines, étoffes, flanelles, toile,
 filasse, broderie, tricots, etc.

Réflexions.—L'exposition agricole du comté de l'Islet n'a pas
 obtenu cette année les succès des années précédentes. Est-ce
 un signe de décadence ? Nous ne le croyons pas, mais les direc-
 teurs doivent prendre les moyens de réveiller l'attention et de
 provoquer une forte émulation parmi les cultivateurs ; pour cela
 nous suggérons quelques améliorations que nous croyons néces-
 saire de faire entrer dans leur programme d'exposition :

Certains objets, par exemple, le beurre, le sucre, les travaux
 d'aiguilles et de métier, pourraient bien être mis de côté ou du
 moins ne devraient recevoir que de très-faibles récompenses ;
 car ils n'ont qu'une influence très-légère sur les progrès agri-
 coles. Les bestiaux, au contraire, et surtout les reproducteurs
 devraient toujours occuper la place d'honneur et obtenir des
 prix plus élevés que ceux qu'on leur octroie généralement.

La plupart des membres de cette société pensent comme nous,
 et nous en avons entendu plusieurs exprimer hautement leur opi-
 nion sur l'urgence des améliorations que devrait subir le pro-
 gramme des expositions. Tous comprennent qu'un prix de \$3
 ou \$4 donné aux plus beaux taureaux du comté, n'est pas
 suffisant pour imprimer à l'amélioration du bétail l'élan néces-
 saire. Est-ce que par hasard un taureau améliorateur n'a pas
 une plus grande importance qu'une broderie ? et cependant ces
 deux objets ne reçoivent pas plus l'un que l'autre ; on accorde
 un prix de \$3 à une broderie quand elle ne mériterait qu'une
 simple mention honorable.

Ce contre-sens nous a tellement frappé que nous n'avons pu
 résister au désir de le consigner ici, et nous l'avons fait non pas
 dans le but de froisser les directeurs de la société d'agriculture
 du comté de l'Islet, mais afin de ramener les esprits dans le
 droit chemin.

Petite chronique agricole

Le mauvais temps nous est revenu la semaine dernière. Il a
 plu avec une désolante abondance. Les champs étaient couverts
 d'eau dimanche matin, et les rivières grossies comme à la fin
 d'avril. Jusqu'aujourd'hui cette excessive abondance a caractéri-
 sé toutes les pluies d'octobre comme elle avait caractérisé la neige
 de février et de mars derniers. Elle caractérisera bien toute l'an-
 née présente s'il faut en croire ceux qui prétendent connaître l'a-
 venir des saisons, et qui nous prédisent actuellement un hiver
 d'un froid le plus rigoureux. Tenons-nous donc sur nos gardes si
 nous ne voulons pas nous voir transformer en glace à l'arrivée de
 la froide saison, et estimons-nous heureux d'avoir été avertis...

Les légumes souffrent de la température actuelle ; on les ré-
 colte difficilement. Il faut attendre un temps plus favorable.
 Néanmoins le cultivateur ne reste pas oisif pour cela, il a com-
 mencé ses labours d'automne. C'est une avance sur les travaux
 du printemps qui, comme l'on sait, sont depuis quelques années
 très-retardés par les froids et les pluies fréquentes du mois de
 mai. C'est donc faire preuve de sagesse que de profiter des mo-
 ments favorables qui se présentent dans la saison d'automne. On
 paraît plus attentif sur ce point que par le passé si on en juge par
 le grand nombre de ceux qui ont commencé cet important tra-
 vail des labours.

On conçoit aisément que l'état de nos chemins est des plus
 triste. Il est difficile de voyager autrement que par la voie ferrée.

Chose remarquable, les gelées sont tardives cet automne. La
 moitié du mois s'est écoulée sans froid. La température est uni-
 forme, et les pluies sont tièdes comme au printemps.

Nous avons eu mardi, le 19 courant, une forte gelée. Pour la
 première fois cette année, la surface de l'eau s'est transformée en
 glace. La neige a fait apparition dans la nuit de mardi à mercredi.

FEUILLETON

LES SECRETS DE LA MAISON BLANCHE

LXV

La famine dans le château de Rotenberg

(Suite)

L'armée royale recula, et bientôt s'enfuit en désordre vers le
 château, oubliant qu'en retournant s'enfermer dans la forteresse,
 ils allaient retrouver la famine, plus hideuse que toutes les hor-
 reurs du champ de bataille.

Il eût été alors aisé à Jean Zitzka d'emporter les remparts
 d'assaut ; et en moins d'une heure, l'étendard des Taborites au-
 rait flotté sur les tours du château de Rotenberg. Mais assez de
 sang avait été versé ce jour-là, et le héros du mont Thabor ne
 désirait pas que ses soldats pénétrassent dans la forteresse avant
 que cet esprit de vengeance qui les exaltait jusqu'à la fureur ne
 se fut apaisé. D'ailleurs, il savait qu'en ayant entre ses mains le
 baron de Rotenberg, son fils, et un grand nombre d'autres sei-
 gneurs de haut rang, il serait maître de dicter des conditions au
 petit nombre de ceux qui avaient échappé au carnage.

Le soleil descendait derrière la montagne, lorsque les Taborites,
 obéissant aux ordres de leur capitaine se replièrent vers les posi-
 tions qui leur étaient assignées. Mais quel spectacle ils laissaient
 derrière eux ! Les champs, les jardins, les bords du fossé, et la
 lisière de la forêt étaient couverts de cadavres : quant aux mou-
 rants et aux blessés, Zitzka les avait déjà fait enlever, et trans-
 porter sous les tentes qui servaient d'hôpitaux.

LXVI

Blanche au milieu des Taborites

C'est au milieu de ces scènes de mort, de douleurs que Blanche
 ne craignit pas de s'aventurer, pour mettre à exécution le projet
 dont elle avait entrepris Henri de Brabant. Le cœur lui manqua
 plus d'une fois, et souvent elle ferma les yeux pour échapper au
 spectacle de ces cadavres entassés les uns sur les autres. Il arri-
 va même un instant où, vaincue par ses émotions, elle fut obligée
 de s'arrêter et de s'appuyer contre un caisson brisé.

Au bout de quelques minutes de marche, elle se trouva face à
 face avec une sentinelle taborite, dont la halberde réfléchissait
 les derniers rayons du soleil couchant.

— Qui êtes-vous, ma jolie fille ? demanda le soldat.

— Je ne suis point un ennemi déguisé, rassurez-vous, répondit
 Blanche de sa voix la plus harmonieuse.

Et elle montra la bague que lui avait donné Henri de Brabant
 et qu'il avait reçu lui-même de Zitzka.

— Passez ! dit la sentinelle dès qu'elle aperçut le joyau.

Blanche, charmée de l'essai qu'elle venait de faire de son ta-
 liaman, poursuivit sa route à travers le champ de bataille, au mi-
 lieu des mares de sang, des armes brisées et des débris de toutes
 sortes qui jonchaient la terre.

Une autre sentinelle qu'elle rencontra la laissa également pas-
 ser. Puis une troisième, une quatrième, une cinquième, sur qui
 la bague produisit un effet instantané, ne lui firent pas la moindre
 objection. Elle arriva ainsi jusqu'au campement des Taborites,
 qu'elle cotoya d'un pas rapide, tout en se dirigeant vers la petite
 chapelle qui était située, comme on sait, dans cette partie de la
 forêt qui s'étendait jusqu'à l'extrémité de l'aile droite du château.

Enfin, elle atteignit cette chapelle : elle y entra, et s'agenouilla
 pour remercier Dieu d'avoir heureusement conduit ses pas. Elle
 pria avec fervour, et invoqua le secours et la protection de son
 saint patron. Puis, se relevant, elle promena attentivement ses
 regards autour d'elle pour s'assurer qu'elle n'était pas espionnée.

L'intérieur de la chapelle, qui n'avait tout au plus que trois à
 quatre pieds d'étendue, n'était éclairé que par les rayons obliques
 du soleil déjà au-dessous de l'horizon, et qui pénétraient à travers
 les branches des arbres déjà dépouillés d'une partie de leur
 feuillage. L'obscurité n'était pas telle, cependant, que Blanche
 ne pût examiner les objets ni voir ce qui se passait en dehors.
 Après s'être convaincue que personne ne l'observait, elle se
 baissa pour découvrir, s'il était possible, la trappe qui communi-
 quait avec les souterrains du château.